

DESTIN INDUSTRIEL

Un certain mode de vie, par trop casanier, sans recherche ni imagination — pour le dire bêtement, la vie sans la vie, produit sa sanction disciplinaire de lui-même sous la forme de l'extermination industrielle.

Il faut que la vie vive, soit la tentative de quelque chose, sinon le mécanisme grossier qu'elle devient s'écrase sous son propre poids. Ici s'inscrit la limite des simulations, illusions, présomptions sans suite, « bonnes intentions » dénuées d'effets, bref, le voile du volontarisme et du bidonnage se déchire. N'appartient pas à la modernité dernière, discriminelle, qui veut, sauf à la position qui lui est appropriée. C'est une affaire de nature — de « nautre » est-on tenté d'écrire dysexiquement.

Il faut être vraiment possédé par ces temps de jugement dernier sous la lumière de sa vérité pour s'en rendre compte. À la différence du jugement dernier strictement chrétien, il n'y a pas de faute, mais un défaut, lequel peut devenir dangereux et permicieux. Il n'y a donc pas ici incitation à changer ses habitudes, à devenir ce que l'on n'est pas — mais plus encore que prophétie, annonce solennelle adressée aux vivants : l'industrie n'est pas une machine à produire de la saucisse pour élever le bétail humain; l'industrie est la moissonneuse-batteuse qui émonde le grain et le sépare de l'ivraie. Ainsi s'explicita la technique en son essence révélée. Que les techniciens périssent de leur technique d'autodécoration. Que ceux qui n'en

ont pas, et qui pourront échapper à ses aveugles roues dentelées, vivent. Car il n'est pas dit que l'industrie n'anéantisse le grain comme l'ivraie. Le technicien industriel pur et simple est un agent militaire déterminé, sans grâce, sans esprit, sans recours, à mettre fin à lui-même mais aussi à tout ce qui est en train de le supplanter. L'enjeu est donc réel, au coeur de l'homme, parfois, surtout.

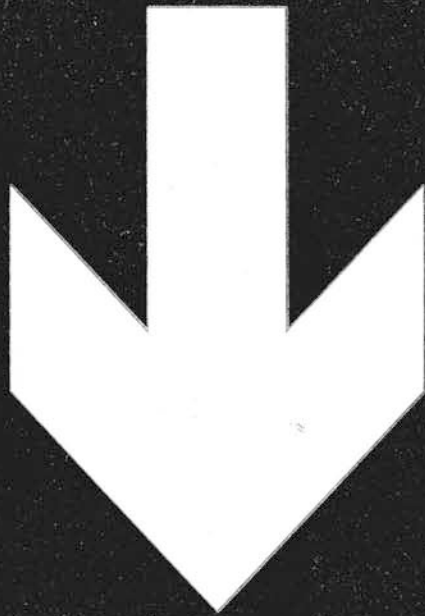
L'industrie est une figure, une représentation venimeuse, qui tue par les images. Aussi les élus doivent-ils affirmer le tranché, le retranché de la figure d'exception qu'ils doivent se savoir être.

*Comte Latsu
(issu d'une longue et prestigieuse lignée de dépendeurs d'andouille).*





legrand



612 00

CEUX QUI SE SAUVENT

Le monde industriel et sa technique sont conçus pour exterminer les hommes – par l'essence de l'homme elle-même.

Il est d'usage de voir les effets désastreux de l'industrie comme inévitables et liés aux besoins vitaux et à la croissance; on en conclut donc à devoir pallier ces effets, en réduire l'impact et s'en protéger autant que possible. Au pire, le marxisme incriminera le grand capital et désignera les pauvres comme des victimes, ce qui n'a pas grande signification, parce que riches et pauvres désirent tout autant ce monde, puisqu'ils y vivent volontairement.

Mais ces interprétations de l'industrie ne sont pas regarder la chose en face d'une part, et d'autre part, par voie de conséquence, être incapable de la comprendre. Il y a bien une forme de sélection qui s'opère par la richesse : globalement les plus pauvres tombent davantage sous le coup de l'industrie que les plus riches; mais au fond les maladies et la détresse frappent tout le monde à égalité. Il se pourrait que cette destruction en masse telle que l'industrie la pratique, soit donc moins « inhumaine » qu'il n'y paraît.

Et puis de quelle destruction semblons-nous parler? Les maladies se combattent, l'espérance de vie augmente, les hommes sont mieux nourris, instruits, ont des vies apparemment plus confortables, en tout cas plus instrumentées et plus assistées. Pourtant personne ne nierait que quelque chose de l'homme s'amenuise et disparaît très vite. On dira que ce qui s'envole est la *qualité de vie*, le *temps de profiter des choses*, le sens des valeurs. L'appauvrissement est palpable.

Évidemment c'est l'industrie qui d'une manière ou d'une autre absorbe cette qualité, ces choses, ce temps, ces valeurs, ce sens. C'est bien ce que l'industrie dévore, consomme ou anéantit, pour ce qu'on en peut comprendre.

Notre intuition du jour nous laisse entendre que l'industrie non point inhumaine, mais au contraire agissant par motif humain, engouffre de l'homme tout ce qui ne peut plus servir à rien pour l'homme. Choses, êtres, animaux, planète, peu im-

porte. Tout ce qui n'a plus rien à faire sur terre, l'industrie le jette au haut-fourneau de son autorité suprême. L'homme semble ne plus vouloir de lui-même que l'os, la cendre, la mort.

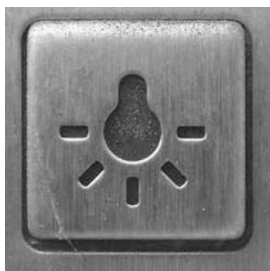
Mort de l'homme, cela veut-il dire mort de l'être? La technologie est un instrument produisant industriellement la mort de l'homme vivant sur un mode dépassé. Un tri s'opère dans la plus grande ignorance des intéressés, pourtant très strictement appuyé sur leur être. Sont-ils routiniers, attachés à leurs pratiques, peu curieux de ce qui sort de leur ordinaire? Ils seront les plus soucieux d'entretenir l'économie la plus commune, celle du travail, de l'alimentation et des loisirs les plus répandus. Cette économie est justement celle qui fait tourner l'industrie la plus destructrice. On pourrait presque la croire en train de sanctionner ces pratiques dans son principe!

Hors de ces hommes jetés en quelque sorte dans leur auto-destruction, des êtres très rares, ici ou là, n'ont ni les mêmes vues ni les mêmes désirs. L'industrie ne les rate sans doute pas non plus, mais un certain appel résonne à leurs oreilles et le désaccord qui règne vraiment (je ne parle pas des « vellétés » dont tant d'hommes du passé se bercent d'illusions à leur propre sujet) entre la production industrielle et eux fait d'eux des êtres différents à part entière; non pas dans leurs opinions ou engagements – mais dans leur nature même.

Certains hommes survivent qui ne sont pas de nature industrielle. L'industrie travaille à détruire les hommes industriels pour eux. Sans doute périssent-ils aussi du cancer et des accidents de la route. Mais dans leur être, ils n'appartiennent pas à la même catégorie d'êtres. Ils sont après l'homme. Ils ne sont pas directement visés par l'industrie et sa technique de l'assassinat actionné par sa cible. Ils ne sont pas non plus ceux qui opèrent l'extermination industrielle; cependant ils sont bien ceux qui sont en désaccord avec les principes qui conduisent la tragédie industrielle de a à z. Leur regard est ouvert sur un autre horizon. Ceux-là font

la différence. Ce sont les bons que l'essence de l'homme, qui veut se préserver, favorise et soutient. L'essence est toujours pas, naturellement, dans leur vouloir, sous la coupe du monde industriel seront sauvés. Ce sont ceux qui se sauvent. Ils s'évadent. Le vent gonfle leurs voiles; ils ne sont pas les périssants.

Il n'y a donc rien à maîtriser dans la technique et l'industrie, qui ne soit déjà pris en charge humainement. Le jugement qui fauche les hommes de peu, les superflus, tombe depuis l'autorité humaine elle-même. Ils ont beau, ces sans ombre, se tourner vers les signes de la différenciation par un instinct qui les avertit secrète-



ment d'avoir à se sauver en se singularisant, cette singularité ne se transformera qu'en excentricités ponctuelles, gâchis et radicalisation d'une destruction industrielle toujours plus orientée sévèrement sur ceux qui ne peuvent s'extirper de leur fange, qui ne peuvent le vouloir.

Tout peut s'écrire désormais à ce sujet puisque l'extermination industrielle vise bien davantage les esprits que les corps, et que les superfétatoires ne peuvent déjà plus du tout avoir accès à la compréhension de leur destin qu'ils vont subir jusqu'au dernier sans en rien savoir, sous les croyances les plus délirantes, superstitions qu'ils se laisseront accroître follement.

L'homme ne pouvait pas tomber si bas. Ses usines incinèrent ses masses excédentaires par le cerveau. Que vont devenir ces corps qui ne sont plus bienvenus nulle part, auxquels il est sacré de ne pas toucher, puisqu'agir sur eux serait

le signal de ce que l'industrie fait aux esprits, et qui se cache par l'invisibilité des processus non-matériels? Nous l'ignorons. Pour nous ce n'est qu'une sorte de bourbe importune, néfaste, dont l'enlèvement, glissement de terrain, a toutes les couleurs d'un caractère propice, le signe d'un autre âge qui vient. Après tout, si la vraie pensée est si négligée par ces sans-destins, leur matérialité peut nous être indifférente. Ils gênent sans doute, mais il suffit d'éviter, autant que possible, les voies bondées par leurs transhumances si convenues et ils disparaissent de plus en plus; déjà à la vue. Ce n'est qu'une sorte d'océan dont chaque vague est la même. Sans doute rien ne distingue un homme dans la foule, mais c'est à un autre moment du temps. Le surnuméraire, lui, ne fait jamais exception, en aucune circonstance.

L'industrie c'est nous, nous sommes l'industrie, nous tous, nous la voulons. Mais nous ne savons pas tous ce que nous voulons avec elle, et nous ne voulons pas la même chose. Certains désirent ce qu'elle produit et veulent être les acteurs privilégiés de sa production, d'autres veulent l'industrie en tant que moyen de voir s'anéantir une sorte d'homme condamnée par un destin humain qui veut les dépasser. Ces derniers subissent l'industrie comme un mal nécessaire et n'attendent que sa fin. Que cette période de l'humain « technique et industrielle » s'achève et qu'une autre ère s'annonce, ils ne travaillent qu'à cela, avec l'assurance d'être dans le clan des bons, de ceux qui veulent cette tout autre ère. C'est une tout autre morale. Elle n'est pas l'annonce d'une nouvelle vague industrielle et n'intéressera donc pas la fange industrielle.

Elle ne concernera que ceux dont la nature est de s'orienter loin de l'industrie et même de son romantisme désespéré, de mauvais aloi.

Il n'y a pas de musique industrielle. Les vrais musiciens que l'on classe sous cette appellation malheureuse ne veulent que la fin de l'industrie, ils n'en relèvent que les gémissements, les rugissements des machines dont ils ont la pudeur de

composer des chants, afin que l'horreur propre à l'industrie soit moins cruelle. Cela ne les empêche pas d'avoir la froideur des empereurs romains qui faisaient accompagner les hurlements de douleur des torturés par des joueurs de flûte et de lyre. C'est que ces musiciens industriels (dont d'ailleurs fort peu sont de vrais musiciens) font partie de ceux qui veulent l'industrie et sa voix, à l'unisson de leur désir de voir les sans-nombres périr.

Végétaliens depuis des années, déterminant notre alimentation de façon autonome, abstinent d'alcool et de drogues, n'allant plus à ce qui s'appelle aujourd'hui « le cinéma », n'ayant pas la télévision, ni un contact fréquent et imprégnant avec la presse tant par voie du papier que par télétransmission, nous intervenons vraiment sur nos vies par nos pratiques, et non par des « idées » auxquelles il est si facile de contrevenir au quotidien. Nous écrivons, publions, faisons des films et de la musique qui s'accordent avec nos convictions, que nous le voulions ou non, puisque nous jouons sérieusement. Seuls ceux qui, ainsi, sans se contraindre ni se contrefaire, de façon simple et naturelle, auront à cœur de vivre dans une perspective détachée de la destruction industrielle (et pas seulement, comme on le voit tant, dans leurs paroles) sont les êtres d'une autre ère. Peut-être s'agit-il seulement de mondes qui se distinguent secrètement, tels qu'ils l'ont toujours été.

LE QUÉBÉCOIS
le québéc est une
publication des pres-
sions de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2016—VI

